

complète et définitive, et aux assauts de nos persécuteurs et aux mauvais conseils de nos défenseurs dévoyés. Mais pour s'affirmer ainsi, et poser cet acte éloquent, il leur a fallu refouler deux courants contraires qui, à leur point de rencontre, creusaient l'abîme où nous risquions de sombrer. Le péril couru n'est pas encore à ce point conjuré cependant, qu'il ne vaille la peine d'en analyser avec plus de précision les deux principaux facteurs.

L'action impérialiste

Nous étions entraînés depuis quelques années déjà par le flot impérialiste lorsque la question s'est posée, et a tout de suite été décidée, de savoir si le Canada devait intervenir en Europe et prendre officiellement part aux hostilités. Le mouvement était déjà assez accentué, lors de l'affreuse guerre anglo-boer, pour que M. Laurier, malgré son pouvoir, n'ait pu alors manifester que des vellétés de résistance, et y ait vite cédé. Et il était malaisé, en effet, pour le chef, qui se proclamait "British to the core", de rester dans la tradition des McDonald, des Cartier et des Blake, Canadiens avant tout, et de ne pas suivre ses principaux lieutenants canadiens-anglais, qui participaient au culte de nouveau dieu. Car l'impérialisme est une doctrine et non pas un parti; c'est une religion qui recrute ses fidèles dans les deux camps politiques et qui impose ses dogmes souvent même au dommage des intérêts du parti. Et le dieu—très ancien évidemment—était nouveau pour nous en ce sens seulement que, abhorré jusque-là, ses apôtres venus de Londres et dirigés par le prophète Chamberlain, venaient de réussir à lui dresser en terre canadienne des autels dont les ors reluisants en avaient vite ébloui un grand nombre. Il était justement abhorré, puisque, par définition—qu'on se souvienne des empires romain, espagnol ou français où qu'on observe les empires allemand ou britannique—l'impérialisme tend et ne peut pas ne pas tendre, pour subsister, à agrandir, forcément aux dépens d'autrui, ses domaines, et donc à confisquer à son profit une part au moins de la liberté des Etats qu'il fait rentrer dans son orbite. Dans sa course vers ce but légitime et naturel—la liberté—le peuple canadien, état qui n'a pas encore atteint l'âge de maturité, avait donc raison de redouter les entraves que l'impérialisme allait lui mettre, les obstacles qu'il allait jeter sur sa route.

Il est inutile de redire pour quelles causes et surtout par quels moyens—pour la plupart sordides mais non pas toujours sans noblesse—il a réussi à se créer un groupe d'adhérents dont le prosélytisme a opéré des conversions aussi nombreuses que scandaleuses, et de rappeler quel zèle ont déployé, dans leur apostolat, les néophytes, sincères ou non, du tout-à-l'Empire. Si l'action impérialiste ressemble, par son pouvoir de pénétration en tous milieux, au travail de la franc-maçonnerie, elle en diffère surtout en ceci, qu'elle

ne prend plus guère la peine de s'en tenir aux seuls moyens occultes.

Et comment, en effet, cette action s'est-elle manifestée depuis la guerre?

D'abord, nous l'avions tous vu, nos hommes d'état canadiens, à chacun de leurs pèlerinages de Londres, nous revenaient moins Canadiens et plus *Britishers*. Et nous avons tous entendu leurs discours d'avant Londres et ceux d'après Londres, et nous avons constaté la même coïncidence dans l'évolution des journaux qui leur faisaient écho. Malgré les avertissements de notre presse indépendante ("indépendante", c'est-dire peut-être, comme on l'a dit, "en dehors ou exclue des partis et donc sans influence"), les propos impérialistes, partout répandus, avaient cessé de scandaliser, l'oreille s'y était faite, et, quand la guerre a éclaté, la mentalité canadienne, en Ontario surtout, était toute disposée à identifier, comme but de l'effort canadien, le triomphe de l'impérialisme britannique et la victoire des Alliés. Cependant, cette confusion de deux principes distincts—d'une part, affermissement de l'emprise centrale sur les Etats-Colonies, et d'autre part, droit à la vie libre des nations grandes ou petites—cette confusion n'avait pu se faire aussi facilement dans notre province, où nous savions bien que les jingoes de Londres favorisaient la lutte antifrançaise des Orangistes du Canada; et, si nous ne l'avions pas su, les méthodes suivies, en Angleterre et au Canada, pour enrayer l'enrôlement canadien-français, alors qu'on croyait à une guerre courte et glorieuse, nous l'auraient appris. Que l'impérialisme nous répugnât, ceux qui nous gouvernent le savaient bien, eux aussi.

Et cependant, qu'ont-ils dit et qu'ont-ils fait, lorsqu'il s'agissait d'unir le peuple dans un élan unanime pour la grande cause? C'est de nos obligations *constitutionnelles* envers l'Empire qu'ils ont surtout et à peu près exclusivement parlé; et encore en ont-ils parlé comme si ces obligations n'eussent pas au moins de droits correspondants! C'est en "coloniaux" serviles qu'ils se sont acharnés à agir! A ceux qui, de bonne foi, comme M. Caldwell, croient que l'impérialisme a désarmé, au Canada, devant le conflit mondial, je demande de relire, au hasard, n'importe lequel des discours de nos gouvernants, n'importe lequel des articles de leurs gazettes, qui tâchaient à faire consentir de nouveaux sacrifices à la guerre. Ils verront tout de suite, et partout, que le souci dominant, la préoccupation maîtresse de nos hommes publics a été de bien décalquer dans l'opinion canadienne le reflet de leurs idées—non pas canadiennes—britanniques, et de faire accepter tout nouvel effort comme nécessaire au salut—non pas du Canada—de l'Empire. Rendons-leur cette justice, qu'ils n'ont pas caché leur pensée. A les entendre, durant plus de deux années, nous nous battions, nous Canadiens, pour le *British Empire* d'abord, puis pour la *dear old England* et enfin, l'épreuve se prolongeant, pour "la douce France." Des intérêts canadiens, l'on ne s'occu-